

EUVRES COMPLÈTES
DE
VOLTAIRE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC

NOTICES, PRÉFACES, VARIANTES, TABLE ANALYTIQUE

LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS ET DES NOTES NOUVELLES

Conforme pour le texte à l'édition de BEUCHOT

ENRICHIE DES DÉCOUVERTES LES PLUS RÉCENTES

ET MISE AU COURANT

DES TRAVAUX QUI ONT PARU JUSQU'À CE JOUR

PRÉCÉDÉE DE LA

VIE DE VOLTAIRE

PAR CONDORCET

ET D'AUTRES ÉTUDES BIOGRAPHIQUES

Ornée d'un portrait en pied d'après la statue du foyer de la Comédie-Française

LA PUCELLE — PETITS POÈMES
PREMIERS CONTES EN VERS



112109
25/5/11

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES 6

1877

Contes en vers (Poésie tomes II et III)

Voltaire



Garnier, Paris, 1877

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

PREMIERS CONTES EN VERS.

L'ANTI-GITON. — À M^{lle} Lecouvreur (1714)

VARIANTES de *l'Anti-Giton*

LE CADENAS, envoyé en 1716 à M^{me} de B.

VARIANTES du *Cadenas*

LE COCUAGE (1716)

LA MULE DU PAPE (1733)

VARIANTES de *la Mule du pape*

CONTES

PRÉFACE DE CATHERINE VADÉ, pour les contes de Guillaume Vadé.
(1764.)

CE QUI PLAÎT AUX DAMES.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

GERTRUDE, ou L'ÉDUCATION D'UNE FILLE

LES TROIS MANIÈRES

THÉLÈME ET MACARE

AZOLAN, ou LE BÉNÉFICIER

L'ORIGINE DES MÉTIERS

LA BÉGUEULE, conte moral. (1772.)

LES FINANCES. (1775.)

LE DIMANCHE, ou LES FILLES DE MINÉE. À M^{me} Arnanche.
(1775.)

SÉSOSTRIS

LE SONGE CREUX

PREMIERS CONTES

EN VERS [\[1\]](#)

L'ANTI-GITON

À MADEMOISELLE LECOUVREUR [\[2\]](#)

(1714)

Ô du théâtre aimable souveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène,
Puisse ces vers de vous être goûtés !
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit dieu, de son aile légère,
Un arc en main, parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre sanctuaire.
Car le théâtre appartient à l'Amour ;
Tous ses héros sont enfants de Cythère.
Hélas ! Amour, que tu fus consterné
Lorsque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de son culte hérétique
Établissant l'usage anti-physique,
Accompagné de ses mignons fleuris,
Fouler aux pieds les myrtes de Cypris !

Cet ennemi jadis eut dans Gomorrhe
Plus d'un autel, et les aurait encore,
Si par le feu son pays consumé
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'est de la métamorphose,
Car gens de bien m'ont expliqué la chose
Très-doctement ; et partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainsi que Loth, chassé de son asile,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville :
Il vint en Grèce ; il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon ;
Chez des héros il fit sa résidence
Tantôt à Rome, et tantôt à Florence ;
Cherchant toujours, si bien vous l'observez,

[2]

Peuples polis et par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés désirs,
Et qui vaut bien l'Italie et la Grèce,
Quoi qu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu paraît sous humaine figure,
Et n'a point pris bourdon de pèlerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Qui, voyageant au pays où nous sommes,
Quittait les cieus pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce pesant abbé [3]
Brutalement dans le vice absorbé,
Qui, tourmentant en tout sens son espèce,
Mord son prochain, et corrompt la jeunesse :
Lui, dont l'œil louche et le muflé effronté
Font frissonner la tendre Volupté,
Et qu'on prendrait, dans ses fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.

Ce dieu sait trop qu'en un pédant crasseux
Le plaisir même est un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le visage^[4],
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage ;
Trente mignons le suivent en riant ;
Philis le lorgne, et soupire en fuyant.
Ce faux Amour se pavane à toute heure
Sur le théâtre aux muses destiné,
Où, par Racine en triomphe amené,
L'Amour galant choisissait sa demeure.
Que dis-je ? hélas ! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit : désespéré, confus
Des fiers succès du dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête est allé chez sa mère,
D'où rarement il descend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu descendre
Sur le théâtre ; il vole parmi nous
Quand, sous le nom de Phèdre ou de Monime,
Vous partagez entre Racine et vous
De notre encens le tribut légitime.
Si vous voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissez ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux.
Il vous créa la prêtresse du temple :
À l'hérétique il faut prêcher d'exemple.
Prêchez donc vite, et venez dès ce jour
Sacrifier au véritable Amour.

VARIANTES DE *L'ANTI-GITON*.

Vers 7 :

Tous les recoins de votre sanctuaire,
Loges, foyers, théâtre tour à tour.
Un chacun sait que ce joli séjour
Fut de tout temps du ressort de Cythère.
Hélas ! Amour, etc.

Vers 13 :

. l'usage frénétique.

Vers 22 :

Très-doctement : partant je ne veux pas.

Vers 38 :

Et s'il n'a pris bourdon de pèlerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Qui, voyageant aux pays où nous sommes,
Quittait ses dieux pour éprouver les hommes,
Trop bien il s'est en marquis déguisé.
Leste équipage, et chère de satrape,
Chez nos blondins l'ont impatronisé.
Momus, Silène, Adonis, et Priape,
Sont à sa table, où messire Apollon,
Vient quelquefois jouer du violon.
Au demeurant, il est haut du corsage,
Bien fait et beau. L'Amour dans son jeune âge
Pour compagnon l'aurait pris autrefois,
Si de l'Amour il n'eût bravé les lois.
Dans ses yeux brille et luxure et malice ;
Il est joyeux, et de doux entretien.
Faites état qu'il ne défaut en rien,
Quoiqu'on ait dit qu'il lui manque une cuisse.
Finalement on voit de toutes parts
Jeunes menins suivre ses étendards,
Dont glorieux il paraît à toute heure
Sur le théâtre, etc.

1. ↑ On trouve dans les Contes de M. de Voltaire une poésie plus brillante, une philosophie aussi vraie, moins naïve, mais plus relevée et plus profonde que dans ceux de La Fontaine. L'auteur de *Joconde* est un voluptueux rempli d'esprit et de gaieté, auquel il échappe, comme malgré lui, quelques traits de philosophie ; celui de *l'Education d'un prince* est un philosophe qui, pour faire passer des leçons utiles, a pris un masque qu'il savait devoir plaire au grand nombre des lecteurs. Dans un moindre nombre d'ouvrages, les sujets sont plus variés ; ce n'est pas toujours, comme dans, La Fontaine, une femme séduite, ou un mari trompé ; la véritable morale y est plus respectée ; la fourberie, la violation des serments, n'y sont point traitées si légèrement. La volupté y est plus décente ; et, à l'exception d'un petit nombre de pièces échappées à sa première jeunesse*, le ton du libertinage en est absolument banni. (K.)

* À la suite de la *Henriade*, on trouve, dans l'édition donnée par Desfontaines en 1724, un conte intitulé *le Banquet*, et qui est donné comme étant de Voltaire. Le doute sur son authenticité est si général qu'aucun éditeur des *Œuvres de Voltaire* ne l'a encore reproduit ; je ne commencerai pas. Je parle ailleurs de deux autres contes attribués à Voltaire ; voyez tome X, note 1 de la page 3. (B.)

2. ↑ La date de 1714 est donnée à cette pièce par les éditeurs de Kehl ; et rien, à ma connaissance, ne la contredit.

Ce ne fut cependant qu'en 1720 qu'elle fut imprimée pour la première fois. C'est du moins ce qu'on lit dans l'avertissement du tome V des *Œuvres diverses de M. de Voltaire*, 1746, in-12.

Prosper Marchand, dans son *Dictionnaire historique*, tome I^{er}, page 37, dit que cette satire est dirigée contre Desfontaines. C'est une erreur. Ce n'est rien moins qu'un grand seigneur que Voltaire a eu en vue. Il nous a mis lui-même sur la voie, en disant (vers 52) :

D'un beau marquis il a pris le visage.

C'est en effet contre le marquis de Courcillon que fut fait l'*Anti-Giton*. L'avertissement cité plus haut dit qu'en 1720 l'*Anti-Giton* fut imprimé sous le titre de *la Courcillonade*. Enfin des manuscrits que j'ai vus l'intitulent simplement *Vers contre M. de Courcillon*. Dans l'origine, cette pièce était adressée à M^{lle} Duclos, célèbre actrice, et sur laquelle on trouve quatre vers dans l'épître à M^{me} de Mont-brun-Villefranche.

Le Courcillon, héros de l'*Anti-Giton*, est Philippe Égon, né vers 1687 de Louis de Courcillon, marquis de Dangeau, et de Sophie, comtesse de Lowestein. Philippe Égon, mort le 20 septembre 1719, avait eu une jambe emportée à la bataille de Malplaquet en 1709. (B.)

3. ↑ L'abbé Desfontaines. Les dix vers sur Desfontaines ont été ajoutés plus de vingt ans après l'édition originale. (G. A.)
4. ↑ L'homme dont il est question avait eu une cuisse emportée à Ramilly (Ramillies) (*Note de Voltaire*, 1732). — C'était à Malplaquet que le marquis avait perdu une jambe ; voyez la note 2 de la page 561. (B.)

LE CADENAS

ENVOYÉ EN 1716 À MADAME DE B. [\[1\]](#)

Je triomphais ; l'Amour était le maître,
Et je touchais à ces moments trop courts
De mon bonheur, et du vôtre peut-être :
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours.
C'est votre époux : geôlier sexagénaire,
Il a fermé le libre sanctuaire
De vos appas ; et, trompant nos désirs,
Il tient la clef du séjour des plaisirs.
Pour éclaircir ce douloureux mystère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.

Vous connaissez la déesse Cérès :
Or en son temps Cérès eut une fille
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Brune piquante, honneur de sa famille,
Tendre surtout, et menant à sa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le triste Hymen, la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïssable,
Dans les enfers fut son indigne époux.
Il était dieu, mais avare et jaloux :
Il fut cocu, car c'était la justice.
Pirithoüs, son fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme, avant sa dernière heure,

Put pénétrer dans la sombre demeure :
Cet homme aimait ; l'Amour guida ses pas.
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes !
De sa chaudière, un traître d'espion
Vit le grand cas, et dit tout à Pluton.
Il ajouta que même, à la sourdine,
Plus d'un damné festoyait Proserpine.
Le dieu cornu dans son noir tribunal
Fit convoquer son sénat infernal.
Il assembla les détestables âmes
De tous ses saints dévolus aux enfers,
Qui, dès longtemps en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit : « Frère et seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont Votre Altesse a fait l'expérience,
Tuer sa dame est toujours le meilleur :
Mais, las ! Seigneur, la vôtre est immortelle.
Je voudrais donc, pour votre sûreté,
Qu'un cadenas, de structure nouvelle,
Fût le garant de sa fidélité.
À la vertu par la force asservie,
Lors vos plaisirs borneront son envie ;
Plus ne sera d'amant favorisé.
Et plût aux dieux que, quand j'étais en vie,
D'un tel secret je me fusse avisé ! »
À ce discours les damnés applaudirent,
Et sur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux ;
Tisiphoné, de ces lieux serrurière,
Au cadenas met la main la première ;
Elle l'achève, et des mains de Pluton
Proserpina reçut ce triste don.
On m'a conté qu'essayant son ouvrage,

Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié :
« Que je vous plains ! vous allez être sage. »
Or ce secret, aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté ;
Et depuis ce, dans Venise et dans Rome,
Il n'est pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de sa maison,
De cadenas n'ait sa provision.
Là, tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
Tient sous la clef la vertu de sa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté ;
Chez les méchants on se gâte sans peine,
Et le galant vit fort à la romaine ;
Mais son trésor est-il en sûreté ?
À ses projets l'Amour sera funeste :
Ce dieu charmant sera votre vengeur ;
Car vous m'aimez ; et, quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reste ^[2].

VARIANTES DU *CADENAS*.

Vers 1^{er}. — La pièce, dans l'édition de 1724, commençait par les vers suivants :

Jeune beauté qui ne savez que plaire,
À vos genoux, comme bien vous savez,
En qualité de prêtre de Cythère,
J'ai débité, non morale sévère,
Mais bien sermons par Vénus approuvés,
Gentils propos, et toutes les sornettes
Dont Rochebrune orne ses chansonnettes.
De ces sermons votre cœur fut touché ;
Jurâtes lors de quitter le péché

Que parmi nous on nomme indifférence :
 Même un baiser m'en donna l'assurance ;
 Mais votre époux, Iris, a tout gâté.
 Il craint l'Amour : époux, sexagénaire
 Contre ce dieu fut toujours en colère ;
 C'est bien raison : Amour de son côté
 Assez souvent ne les épargne guère.
 Celui-ci donc tient de court vos appas.
 Plus ne venez sur les bords de la Seine,
 Dans ces jardins où Sylvains à centaine
 Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats ;
 Où tous les soirs nymphes jeunes et blanches,
 Les Courcillons, Polignacs, Villefranches,
 Près du bassin, devant plus d'un Pâris,
 De la beauté vont disputer le prix.
 Plus ne venez au palais des Francines ^[3],
 Dans ce pays où tout est fiction,
 Où l'Amour seul fait mouvoir cent machines,
 Plaindre Thésée et siffler Arion ^[4].
 Trop bien, hélas ! à votre époux soumise,
 On ne vous voit tout au plus qu'à l'église ;
 Le scélérat a de plus attenté
 Par cas nouveau sur votre liberté.
 Pour éclaircir pleinement ce mystère,
 D'un peu plus loin reprenons cette affaire.
 Vous connaissez la déesse Cérès ;
 Or en son temps Cérès eut une fille
 Semblable à vous, à vos scrupules près,
 Belle, sensible, honneur de sa famille,
 Brune surtout, partant pleine d'attraits.
 Ainsi que vous par le dieu d'hyménée
 La pauvre enfant fut assez malmenée.
 Le dieu des morts fut son barbare époux :
 Il était louche, avare, hargneux, jaloux ;
 Il fut cocu ; c'était bien la justice.
 Pirithoüs, etc. (K.)

Vers 31 :

Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes !
 Pluton sut tout. Certain de son malheur,
 Pestant, jurant, pénétré de douleur,
 Le dieu donna sa femme à tous les diables :
 Premiers transports sont un peu pardonnables.
 Bientôt après devant son tribunal
 Il convoqua le sénat infernal ;
 À son conseil vinrent les saintes âmes
 De ces maris dévolus aux enfers. (K.)

Vers 35 :

Plus d'un damné festoyait Proserpine,
Et qu'elle avait au séjour d'Uriel
Trouvé moyen d'être encor dans le ciel.
Le roi cornu de la race maudite
Mordit soudain sa lèvre décrépité ;
Il assembla daas son noir tribunal
De ses pédants le sénat infernal ;
Il convoqua les détestables âmes, etc. (K.)

Vers 57. — De mauvaises versions portent :

En un moment, feux, enclumes, fourneaux. (B.)

Vers 77 :

Et le galant vit fort à la romaine.
Mais ne craignez pour votre liberté ;
Tous ses efforts seront pures vétilles :
De par Vénus vous reprendrez vos droits,
Et mon amour est plus fort mille fois
Que cadenas, verrous, portes, ni grilles. (K.)

-
1. ↑ L'auteur avait environ vingt ans quand il fit cette pièce, adressée à une dame contre laquelle son mari avait pris cette étrange précaution ; elle fut imprimée en 1724 pour la première fois.
 2. ↑ M^{lle} de Scudéri a dit dans un couplet :
L'oreille est le chemin du cœur ;
Et le cœur l'est du reste. (B.)
 3. ↑ Ancien directeur de l'Opéra.
 4. ↑ *Arion*, opéra de Fuzelier, joué sans succès en avril 1714.

LE COCUAGE [\[1\]](#)

1716

Jadis Jupin, de sa femme jaloux,
Par cas plaisant fait père de famille,
De son cerveau fit sortir une fille,
Et dit : « Du moins celle-ci vient de nous. »
Le bon Vulcain, que la cour éthérée
Fit pour ses maux époux de Cythérée,
Voulait avoir aussi quelque poupon
Dont il fût sûr, et dont seul il fût père :
Car de penser que le beau Cupidon,
Que les Amours, ornements de Cythère,
Qui, quoique enfants, enseignent l'art de plaire,
Fussent les fils d'un simple forgeron,
Pas ne croyait avoir fait telle affaire.
De son vacarme il remplit la maison ;
Soins et soucis son esprit tenaillèrent ;
Soupçons jaloux son cerveau martelèrent.
À sa moitié vingt fois il reprocha
Son trop d'appas, dangereux avantage.
Le pauvre dieu fit tant qu'il accoucha
Par le cerveau : de quoi ? de Cocuage.
C'est là ce dieux révéré dans Paris,
Dieu malfaisant, le fléau des maris.
Dès qu'il fut né, sur le chef de son père
Il essaya sa naissante colère :
Sa main novice imprima sur son front
Les premiers traits d'un éternel affront.
À peine encore eut-il plume nouvelle

Qu'au bon Hymen il fit guerre immortelle :
Vous l'eussiez vu, l'obsédant en tous lieux,
Et de son bien s'emparant à ses yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantôt porter la flamme et le ravage,
Et des brandons allumés dans ses mains
Aux yeux de tous éclairer ses larcins ;
Tantôt, rampant dans l'ombre et le silence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit
Faisait son coup sans scandale et sans bruit.
La Jalousie, au teint pâle et livide,
Et la Malice, à l'œil faux et perfide,
Guident ses pas où l'Amour le conduit ;
Nonchalamment la Volupté le suit.
Pour mettre à bout les maris et les belles,
De traits divers ses carquois sont remplis :
Flèches y sont pour le cœur des cruelles ;
Cornes y sont pour le front des maris.
Or, ce dieu-là, malfaisant ou propice,
Mérite bien qu'on chante son office ;
Et, par besoin ou par précaution,
On doit avoir à lui dévotion,
Et lui donner encens et luminaire.
Soit qu'on épouse ou qu'on n'épouse pas,
Soit que l'on fasse ou qu'on craigne le cas,
De sa faveur on a toujours à faire.
Ô vous, Iris, que j'aimerai toujours,
Quand de vos vœux vous étiez la maîtresse,
Et qu'un contrat, trafiquant la tendresse,
N'avait encore asservi vos beaux jours,
Je n'invoquais que le dieu des amours :
Mais à présent, père de la tristesse,
L'Hymen, hélas ! vous a mis sous sa loi ;

À Cocuage il faut que je m'adresse :
C'est le seul dieu dans qui j'ai de la foi.

-
1. [↑](#) Les éditeurs de Kehl ont donné à cette pièce la date de 1716 ; je n'ai rien trouvé qui la contredise.

LA MULE DU PAPE^[1]

(1733)

Frères très chers, on lit dans saint Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu^[2]
Sur la montagne, et puis lui dit : « Beau sire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste empire,
L'État romain de l'un à l'autre bout ? »
L'autre reprit : « Je ne vois rien du tout,
Votre montagne en vain serait plus haute. »
Le diable dit : « Mon ami, c'est ta faute.
Mais avec moi veux-tu faire un marché ?
— Oui-da, dit Dieu, pourvu que sans péché
Honnêtement nous arrangions la chose.
— Or voici donc ce que je te propose,
Reprit Satan. Tout le monde est à moi ;
Depuis Adam j'en ai la jouissance ;
Je me démets, et tout sera pour toi,
Si tu me veux faire la révérence. »

Notre Seigneur, ayant un peu rêvé,
Dit au démon que, quoique en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conscience ;
Car il avait appris dans son enfance
Qu'étant si riche on fait mal son salut.

Un temps après, notre ami Belzébut
Alla dans Rome : or c'était l'heureux âge
Où Rome avait fourmilière d'élus ;
Le pape était un pauvre personnage,
Pasteur de gens, évêque, et rien de plus.

L'Esprit malin s'en va droit au saint-père,
Dans son taudis l'aborde, et lui dit : « Frère,
Je te ferai, si tu veux, grand seigneur. »
À ce seul mot l'ultramontain pontife
Tombe à ses pieds et lui baise la griffe ;
Le farfadet, d'un air de sénateur,
Lui met au chef une triple couronne :
« Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
Servez-le bien, vous aurez sa faveur. »
Ô papegots ! voilà la belle source
De tous vos biens, comme savez. Et pour ce
Que le saint-père avait en ce tracas
Baisé l'ergot de messer Satanus,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du saint-père.
Ainsi l'ont dit les malins huguenots
Qui du papisme ont blasonné l'histoire :
Mais ces gens-là sentent bien les fagots ;
Et grâce au Ciel, je suis loin de les croire.
Que s'il advient que ces petits vers-ci
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'est bien raison qu'il ait quelque souci
De les cacher, s'il fait voyage à Rome ^[3].

VARIANTES DE LA MULE DU PAPE.

Vers 15 :

Depuis longtemps ; et tout sera pour toi ;
Tu tiendras tout de ma pleine puissance.

Vers 47. — Dans les Œuvres de Grécourt, on trouve de ce conte une autre version que voici :

Frères très-chers, on lit en saint Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne, et là lui dit : « Beau sire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste empire,
Ce nouveau monde inconnu jusqu'ici,
Rome la grande et sa magnificence ?
Je te ferai maître de tout ceci,
Si tu me veux faire la révérence. »
Lors le Seigneur, ayant un peu rêvé,
Dit au démon que, quoique en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conscience ;
Qu'étant trop riche on fait mal son salut.
Un temps après, notre ami Belzébut
S'en fut à Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome était fourmilière d'élus :
Le pape était un pauvre personnage.
Pasteur de gens, évêque, et rien de plus.
L'Esprit malin s'en va droit au saint-père.
Dans son taudis l'aborde, et lui dit : « Frère,
Si tu voulais tâter de la grandeur ?...
— Si j'en voudrais ? oui, parbleu ! monseigneur, »
Marché fut fait : or voilà mon pontife
Aux pieds du diable, et lui baisant la griffe.
Le farfadet, d'un air de sénateur,
Lui met au chef une triple couronne :
« Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
Servez-le bien, vous aurez sa faveur. »
Or, papagais, voilà l'unique source
De tous vos biens, comme savez ; et pour ce
Que le saint-père avait en ce tracas
Baisé l'ergot de messer Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du saint-père.
Que s'il advient, etc.

Cette pièce n'est pas la seule de Voltaire que l'on ait attribuée à Grécourt.
(B.)

FIN DES PREMIERS CONTES EN VERS.

1. ↑ Cette pièce est de 1733 si une lettre à M^{me} de La Neuville est bien classée.
2. ↑ Le jésuite Bouhours se servit de cette expression : *Jésus-Christ fut emporté par le diable sur la montagne* ; c'est ce qui donna lieu à ce Noël qui finit ainsi :

Car sans lui saurait-on, don, don,
Que le diable emporta, la, la,
Jésus notre bon maître ?

(*Note de Voltaire.*)

3. ↑ Dans une note sur la première scène de *Tancrede*, les éditeurs de Kehl donnent une autre origine au baiser de la mule du pape ; voyez tome IV du *Théâtre*, page 502.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- ThomasBot
- Yland
- MarcBot
- Maltaper
- Le ciel est par dessus le toit
- G.dallorto
- Phe-bot
- Lorlam
- Yann
- ThomasV
- Hsarrazin

- Abecido
- Toto256
- Marc
- Kilom691
- Wikisource-bot
- Pyb
- Ernest-Mtl
- TptBot
- Sapcal22
- Lepticed7

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)